

Série documentaire. "Les Lumières du music-hall" : Léo Ferré - 14h35 - La Cinquième

# Léo le noir

PAR RICHARD CANNAVO

La splendeur des textes de Ferré a quelque chose de fulgurant, et son désespoir magnifique est un bonheur. Souvenons-nous...



De coup de gueule en coup de spleen, le fidèle portrait d'un poète en colère qui trouvera l'apaisement. Avec le temps

Dès les premières images (avec son visage raviné des ultimes années, il interprète l'admirable « Avec le temps »), elle vous tombe dessus, cette mélancolie brumeuse qui nous étirent à l'évocation d'un amour perdu : la neige de ses cheveux accroche la lumière et ses yeux fatigués clignent sans retenue. Quatre ans sans lui déjà, quatre ans que Léo Ferré a basculé de l'autre côté du miroir, lui qui aura tant chanté la mort, la solitude et le silence. De coup de gueule en coup de spleen, il mettait son âme écorchée dans ses chansons, dans ses propos, dans sa vie, et les images proposées ici par André Halimi nous restituent fidèlement les emportements du vieil anar partagé entre ses immenses capacités d'amour (« Il y a les gens qui aiment, et les autres... », disait-il) et son infini désespoir.

C'est étrange : dans ces documents tirés des archives de l'INA, avec son air torturé de l'intérieur, avec ses fulgurances visionnaires et sa formidable colère, Léo Ferré au fil du temps et les images ressemble de plus en plus à Beetho-

ven, cet autre fou de musique. Sous l'aile sombre de son grand piano noir, avec son cœur énorme et son âme anarchiste, avec ses mots de braise et cette voix qui tour à tour frappe et caresse, il apparaît jusqu'au bout comme cet « immense provocateur » qui, de Baudelaire à Villon, d'Apol-

linaire à Rimbaud, tisse dans le désespoir et la fureur l'image d'un monde obscur.

Ferré l'amour, Ferré la mort qui chante la folie et les cœurs piétinés, les années disparues et le goût du bonheur, les injustices et la misère, et puis la bassesse immuable des hommes. Le mal de vivre, comme une vague... Vers la fin bien sûr, s'il brandissait toujours le bouquet de fleurs noires de ses mots, il y avait en lui moins d'invective et de colère : le poète enragé de naguère semblait avoir trouvé un certain apaisement au soleil de Toscane.

Dans ces images en noir et blanc du temps d'une télévision austère et guindée, les moments les plus émouvants sont sans conteste ces gros plans où, visage nu dans un projecteur blanc, Léo à tous les âges de sa vie chante les yeux mi-clos ces chefs-d'œuvre que sont « Comme à Ostende », « Merde à Vauban », « Vingt Ans », « les Poètes » ou « C'est extra ». La voix même de Ferré était une musique, et l'on ne peut que s'étonner de la réflexion de Charles Trenet, son idole, à qui le débutant timide était venu présenter ses chansons dans les années 50 : « C'est pas mal, mais avec une voix comme la vôtre jamais vous ne pourrez les interpréter... »

En cette époque de variétés indigentes, et indigestes, qu'est notre fin de siècle, la splendeur des textes de Ferré a quelque chose de fulgurant, et son désespoir magnifique est un bonheur. Et un honneur. « On se sent plus vivant après vous avoir vu », lui écrivait le philosophe Gaston Bachelard, saisi d'admiration et de gratitude. Ferré, lui, avec son regard tout jours au bord des sanglots, rétorquait doucement, comme incrédule : « A part la musique, je ne suis bon à rien. » Et un autre jour, lui aussi philosophe à sa manière, parlant de son fils : « Je veux lui apprendre à ne pas marcher sur le voisin, jamais, à respecter la vie, même les plus petits insectes, et à faire l'amour, et bien. » Adieu Léo, on t'aimait tant... R. C.

## L'âme d'un poète

Dans sa collection « les Années Odéon », où figure également un somptueux Yves Montand, Columbia a réédité récemment l'intégrale des chansons de Ferré de 1953 à 1958. Un magnifique coffret de 8 CD comportant 92 titres, dont 74 inédits en CD, ainsi que deux livrets de 50 pages, dont un avec les textes des chansons. De cette époque d'un Ferré famélique aux lunettes rondes et à la chemise rouge, on ne compte plus les perles comme « Monsieur William », « la Cham-

bre », « le Pont Mirabeau », « le Piano du pauvre », « A la Seine », « Monsieur mon passé », « la Fortune », « Pauvre Rutebeuf », « les Copains d'la neuille », « Graine d'ananas », « Mon camarade », « l'Etang chimérique », etc.

Pour compléter cette intégrale exceptionnelle, on peut y ajouter l'album mythique de Madeleine Ferré, « Poètes, vos papiers », que les ayants droit de Léo Ferré n'ont pas souhaité, c'est bien dommage, voir inclure dans le coffret. Ainsi équipés, les amoureux du grand Léo posséderont un peu de son âme de jeune homme. Un jeune homme déchiré déjà, éperdu, et perdu. R. C.